

Quand le monde retient son souffle

Peste, Sras, Covid-19... Les épidémies sont des ennemis mortels et silencieux, à combattre collectivement au-delà des frontières. Après la prison des masques, la liberté retrouvée.

La première fois que j'ai vécu une épidémie de maladie infectieuse à grande échelle, c'était en 2003, au moment de l'épidémie de Sras en Chine. Mon mari venait de mourir peu de temps auparavant dans un accident de voiture ; j'étais plongée dans une douleur si profonde que je n'en voyais pas le fond. L'irruption soudaine de cette épidémie virulente dans mon existence, après la catastrophe que je venais de subir, m'a fait comprendre qu'une maladie de ce genre était aussi effrayante qu'un accident de la circulation : elle apporte tout doucement sans faire de bruit la mort dans son sillage. C'est sur ces entrefaites que j'ai découvert l'histoire de l'épidémie de peste qui s'était déclarée il y a une centaine d'années à Harbin, la ville où je vis. La maladie avait été colportée là par des travailleurs migrants chinois venus de Sibérie. Alors qu'à l'époque la population de la ville venait juste de dépasser les 100 000 habitants, l'épidémie avait fait plus de 5 000 morts. J'ai alors commencé à faire des recherches documentaires sur cette histoire car j'ai ressenti l'ardent désir d'écrire un roman avec pour toile de fond cette épidémie de peste.

Ephémère. Ma deuxième expérience de grande épidémie de maladie infectieuse, ce fut en 2009, quand a éclaté au Mexique la pandémie de grippe A H1N1 qui s'est ensuite propagée aux États-Unis, puis dans le monde entier. J'avais alors quasiment terminé le travail préparatoire de mon roman sur la peste à Harbin et m'apprêtais à passer à l'écriture. Je me souviens que, cette année-là, au printemps, j'ai été invitée à la Foire du livre de Francfort ; à l'aéroport international de Pékin, je n'ai pu monter dans l'avion qu'en portant un masque et après avoir été soumise à un test de température. A la fin de la Foire, j'ai pris le train pour me rendre à Berlin ; c'était un jour pluvieux et, quand j'ai vu le mur de Berlin, j'ai pensé que ce mur couvert de graffiti semblait atteint d'un virus insidieux. Un tel mur, appartenant à un monde rongé par un virus, se doit d'être abattu par les efforts conjugués de tous ceux qui, dans le monde, vénèrent le soleil. A notre époque d'individualisme exacerbé et de destruction de la nature, un tel mur a certes une présence manifeste, mais il n'aura en fin de compte qu'une existence éphémère car il ne peut y avoir



«Entre la montagne et l'eau» LAOSHU

au monde un mur aussi sinistre qui soit éternel. En cette année 2009, à mon retour de la Foire de Francfort, j'ai commencé à rédiger *Neige et corbeaux*. Par le biais de ce roman, je voulais faire revivre ce pan d'histoire et explorer les obscures lueurs de la vie dans les profondeurs de la mort. A l'époque, le gouvernement chinois avait nommé le docteur Wu Lien-teh, diplômé de l'université de Cambridge, responsable des opéra-

tions de prévention de l'épidémie de peste dans les trois provinces du nord-est. Wu Lien-teh est allé lui-même à Harbin pour diriger les opérations. C'est dans une petite maison des plus modestes qu'il a pratiqué la première autopsie de l'histoire de la médecine chinoise ; il a découvert que ce nouveau type de peste pulmonaire pouvait se transmettre par le biais des gouttelettes en suspension dans l'air émises par toute personne infectée

qui tousse ou éternue ; alors que les cas d'infections et le nombre de morts augmentaient régulièrement, il a présenté un mémoire à la cour impériale demandant le contrôle des transports par voie ferrée et par route, la mobilisation de l'armée pour mettre la ville en quarantaine, la mise en place d'hôpitaux pour l'isolement des malades, la désinfection de tous les domiciles, et appelant en outre tous les habitants des zones contaminées à porter des masques.

Cette année-là, en consultant les journaux de Harbin publiés pendant l'épidémie de peste, j'ai trouvé toutes sortes d'anecdotes et de publicités. Il y avait bien sûr des commerçants peu scrupuleux qui gonflaient les prix, mais bien plus nombreux étaient ceux qui gardaient des sentiments humains et désintéressés et offraient de généreuses contributions pour aider à la prévention de

l'épidémie. Certains étaient tellement terrorisés par la maladie qu'ils en perdaient quasiment la raison, mais il y avait aussi des gens courageux qui, surmontant leur peur, allaient apporter à manger aux malades. D'autres, superstitieux, croyaient qu'en faisant bouillir de l'eau avec des clous rouillés et en la buvant, on pouvait prévenir et guérir la maladie ; aussi les clous rouillés valaient-ils de l'or. Mais, finalement, ce qui a vaincu la peste, c'est la science.

Le même jardin. *Neige et Corbeaux* est paru en Chine il y a dix ans ; en 2020, au moment où paraissait la traduction en français, une catastrophe invisible s'est abattue à l'improviste sur notre vieille terre chinoise : un nouveau coronavirus parti de Wuhan s'est propagé dans tout le pays, et la maladie a fini par être diagnostiquée dans de nombreux pays. C'est la troisième grande épidémie de maladie infectieuse que je vis et les signaux d'alerte sont chaque fois d'un niveau plus critique. A une époque globalisée comme la nôtre, nous vivons dans le même jardin et les maladies infectieuses sont les ennemis communs de l'humanité que nous devons tous affronter ensemble ; car un virus n'est pas comme une langue, il n'a pas besoin de traduction, il lui suffit de déployer ses ailes invisibles pour franchir mers et montagnes et menacer chacun d'entre nous. C'est un démon qui convoite la sagesse, la bonté et les nobles sentiments de l'humanité pour les détruire. Mais toutes ces croyances, tous ces idéaux, cet amour et cette générosité que l'homme a mis des générations à édifier sont ce qui constitue sa plus grande force : ils finiront par venir à bout de ce virus et par l'éliminer. Le monde est actuellement plongé dans la tourmente, et en même temps d'un immense calme, comme si, sous les masques que nous portons, nous étions en train de retenir notre souffle, tout en gardant pourtant le cœur battant. On pourrait dire que les masques sont comme une porte de prison derrière laquelle nous sommes enfermés ; mais ce n'est que pour une brève période. La porte va bientôt s'ouvrir et nous laisser respirer un vent de liberté en nous permettant de courir là où le devoir nous appelle. Je suis allée deux fois au musée d'Orsay, à Paris, pour voir les œuvres de Millet qui font partie des collections. J'aime beaucoup son tableau *L'Angélus* ; en ce moment, nous sommes cet homme et cette femme, sur cette toile, au moment paisible de l'angélus, à la tombée du jour. Nous prions du fond du cœur, pour que le virus disparaisse vite, qu'il nous permette de travailler en paix et de produire encore une abondante moisson.

CHI ZHIAN

Traduit du chinois par Brigitte Duzan

Un virus n'est pas comme une langue, il n'a pas besoin de traduction, il lui suffit de déployer ses ailes invisibles pour franchir mers et montagnes et menacer chacun d'entre nous.